

CHAMPS D'INTENSITÉS COMMUNS SINGULIERS

Il y a des lieux constitués par ceux et celles qui y ont été "saisi.es", engagé.e.s sans l'avoir vu venir dans une relation intense. Une relation polarisée faite d'écarts et de connivences, de retour à soi et d'ouverture à la juste dimension du monde. Des expériences d'émerveillements, d'engagements, d'être au présent. Intenses.

À partir de quelles dispositions perceptives et affectives émergent ces champs d'intensités ? Quelles sont les conditions d'accès à cet engagement particulier, cette expérience sensible qui fait événement dans notre vie ? Pourquoi ces événements si singuliers sont-ils aussi infiniment partageables ?

Entre grimpes, lectures, réflexions, souvenirs et récits d'émerveillés du Valais et d'ailleurs, **voici, en forme d'enquête, le journal de bord d'une résidence artistique.**

Anna Principaud, décembre 2018

L'arrivée

On est le 5 novembre et la route qui me mène à Sion me propulse en chemin dans les paysages montagneux de mon enfance. C'est la première fois que je les aborde seule au volant d'une voiture. Ce départ commence par un retour mais je sais que ce n'est pas mon but. Les traverser mais ne pas m'y attarder me va bien. Malgré l'horizon encore incertain de cette invitation en Valais, je sais que je vais "ailleurs".

Pourtant, après Megève, en amorçant la descente vers la vallée de l'Arve, le paysage me saisit. Le ciel est bleu, la lumière douce de l'automne magnifie le profil familier de ces montagnes. Sur le versant d'en face, le plus ensoleillé, je vois le village où j'ai grandi. Le Plateau d'Assy s'étale là, sous l'arête en bec de la chaîne des Fiz. Elle surplombe ce village d'anciens sanatoriums, paquebots de béton, de loin bien visibles. A Combloux, m'apparaît au détour d'un tournant la calotte blanche du Mont-Blanc, si haute et drôlement proche. Ce paysage est impressionnant, beau, lumineux. Après la verticalité des abords de Chamonix, j'entame la montée vers Vallorcine et la frontière suisse, passant entre mélèzes et Aiguilles rouges. Au-dessus, un lac que je ne peux pas voir, existe.

Je ressens une forme d'émerveillement à redécouvrir ces paysages familiers, leur prestance, leur luminosité. En m'approchant de Sion par l'autoroute, je découvre une vallée plus large accueillant le Rhône, entourée de sommets enneigés et bordée de coteaux plantés de vignes dorées. Au milieu de cette vallée, de petites bosses apparaissent, en haut desquelles sont perchés des édifices : un château, une église... Je ne sais pas si ce sont ces formes architecturales, la lumière enveloppante ou le bleu du ciel mais il y a ici un petit air de Méditerranée que je suis surprise de trouver et que tout de suite j'apprécie.

Je ne m'attendais pas à une région si belle. L'accueil sur le lieu de résidence est simple et chaleureux. L'appartement et l'atelier sont baignés d'une lumière douce. Il y a de grandes tables en bois. Sur celle de la salle à manger sont posés une rose dans un verre, du pain, du chocolat, de la charcuterie du pays et une petite bouteille de jus de fruit. Je suis touchée par ce geste d'accueil.

Une semaine d'émerveillements

Le jour suivant, je ressens en moi une grande agitation intérieure. Un temps de recherche de deux mois m'est offert pour pouvoir enfin me poser, me concentrer. Je me rend compte que jusqu'à présent, j'étais soumise à des impératifs divers qui organisaient mes semaines. L'élan doit venir autrement. Être ici est une chance que je ressens comme un luxe, encore faut-il la saisir.

La douceur de ce début novembre me donne envie de parcourir Sion et les paysages alentours. Cette première semaine, j'arpente, grimpe, souffle, empruntant rues, bisses, routes et chemins. Je suis surprise par ce sentiment de grande plénitude que je ressens face à ces paysages, de petits émerveillements au détour des tournants, petites évidences indicibles.

Les paysages sont très architecturés. Ils m'apparaissent à la fois comme une œuvre de la nature et comme une œuvre humaine. Quand j'emprunte de longues routes tortueuses, des tunnels creusés dans la roche pour arriver simplement à un lac, je me dis, qu'en Suisse, on aime bien le gros œuvre mais qu'à cet endroit-là, ce geste, dont on mesure l'effort, se fond plutôt harmonieusement dans l'environnement.

Etagées sur les versants autour de Sion, tournées vers le soleil, il y a des vignes mais aussi des maisons modernes aux lignes anguleuses. Elles sont en béton. Quand on s'approche, on distingue les lignes et les nœuds laissés par les planches de coffrage. Ce béton prend la lumière d'une manière douce et vibratile.

Tout me semble ici tourner vers la lumière. On grimpe les versants d'étages en étages, on circule de balcons en balcons. Assez vite, mon expérience du paysage se mêle à une réflexion sur l'architecture. Mes pensées quant à l'une m'amène à l'autre et inversement, construisant petit à petit cet élan que je cherche.

Un chalet superposé

En feuilletant la revue K+a, une revue d'architecture suisse, dont le dernier numéro s'intitule "Construire dans les Alpes"⁽¹⁾, je découvre, parmi des projets en tout genre, un fier chalet de bois à plusieurs étages. C'est un projet de deux architectes, Tanya Zein et Jean-Pierre Jaccaud : un chalet superposé de quatre étages en bois et en béton, bordé latéralement de deux circulations en balcon. L'article indique qu'il se trouve dans le village de La Forclaz dans le Val d'Hérens. Je regarde sur une carte, ce n'est pas loin, le lendemain j'y vais.

La route du Val d'Hérens est très belle et réserve quelques surprises dont une assez célèbre mais que je ne connaissais pas : les pyramides d'Euseignes. C'est une ancienne moraine très dure, un béton érodé petit à petit par les pluies et les vents sauf à certains endroits où il est protégé par de gros rochers. Se sont formées de hautes cheminées de parfois quinze mètres de haut, protégées par ces "chapeaux", qui apparaissent là comme en équilibre.

Au fond de la vallée, les villages d'Evolène et la Forclaz abritent de nombreux chalets à étages. J'apprendrai plus tard que c'est assez rare et même typique de cette vallée-là. Ces constructions collectives, toutes en bois ou en pierre, se dressent et font face aux impressionnantes Dents de Vesivi, toutes blanches de neige. Au milieu du village, parmi les autres chalets, je reconnais celui de la revue. Il se fonde plutôt bien dans l'esprit du lieu. J'en fais le tour, je ne peux pas y entrer et ne m'y attarde pas.

Ce qui m'appelle, ce sont les montagnes au-dessus.



C'est la blancheur là-haut de la neige, le bleu du glacier, celui du ciel et le jaune orangé des mélèzes. Je prends un chemin au hasard. La pancarte indique "Mayens de Bréona". Je quitte le village, monte dans la forêt et rejoins les alpages. Un homme âgé est sur ce chemin. Comme moi, il est muni de jumelles. Il espère observer des chamois. A une intersection, je le quitte et monte à travers une belle pente herbeuse, me hissant dans cette crinière blonde, jusqu'aux mayens de Bréona. C'est la limite nivale. La neige recouvre les toits de ces petites constructions en bois. Quelques accenteurs alpins, parés de leurs petites plumes à points blancs, sont perchés sur les toits de pierres. Je suis seule et le paysage est immense. Je mange au soleil. Je suis bien.

Architecture émotionnelle

Parmi les rayonnages de la médiathèque, un ouvrage m'interpelle. Son titre, "Architecture émotionnelle, matière à penser"⁽²⁾ me paraît faire sens par rapport à la manière dont j'ai abordé, jusqu'à présent, les paysages du Valais. L'ouvrage réunit un ensemble d'articles dont un, qui va m'intéresser plus particulièrement, d'un architecte, Nicolas Gilsoul. L'article tente une synthèse de ce concept, "l'architecture émotionnelle", développé dans les années 50, au Mexique, par les artistes et architectes Mathias Goeritz et Luis Barragan.

L'architecture est ici pensée comme ayant pour fonction de générer des émotions. Elle est appréhendée dès le départ à travers les corps qui vont la traverser. Ainsi les premiers mots de Luis Barragan dans le manifeste qu'il écrit en 1980, cité par Gilsoul, sont : "Les notions comme beauté, inspiration, envoûtement, magie, sortilège, enchantement, mais aussi d'autres comme sérénité, silence, intimité, surprise ont disparu en proportions alarmantes des publications dédiées à l'architecture. Toutes ont rencontré un tendre accueil en mon âme. Et si je suis loin de prétendre les atteindre dans mon œuvre, j'en ai fait mes lanternes."

En parallèle, je commence à parcourir les écrits d'autres architectes, notamment ceux de Tadao Ando, Alvar Aalto, Louis Kahn, Lina Bo Bardi. A travers leurs projets et leurs écrits, j'entre plus intensément dans des réflexions anticipant ou rejoignant celles de Barragan. Le défi de ces architectes est de penser une architecture qui saurait tirer les leçons du mouvement moderne, tout en le remettant en question, notamment sur son évolution vers un fonctionnalisme et un rationalisme qui auraient oublié le "projet initial". À savoir penser une architecture pour les êtres humains qui y habitent, pour les élever spirituellement et leur offrir la possibilité de garder un lien fort avec leur environnement naturel dans toutes ses dimensions : physique, tactile, sonore, lumineuse...

Une enquête

Ces expériences du paysage croisées avec ces lectures, me ramènent ainsi à plusieurs questions :

Que se passe-t-il pour que l'on ressente, à certains moments, une émotion intense, un émerveillement, en traversant un paysage, un lieu ? Que se passe-t-il à ce moment-là entre le lieu et nous ? Comment qualifier, mettre des mots, sur cette émotion et est-ce possible d'en déterminer des éléments-clés (une lumière, une forme, une manière d'arriver...) ? C'est le début d'une enquête.

Le concept de formants

Dans son article, Gilsoul s'interroge sur les possibles "scénarios" à l'œuvre dans les architectures de Luis Barragan, c'est-à-dire les éléments qui entreraient en jeu et définiraient les qualités d'ambiance de ces lieux : "Y aurait-il, au delà de notre perception singulière d'un environnement, une capacité concrète de celui-ci, de ce milieu, à nous mettre dans un certain état d'esprit ?"

Gilsoul développe sa réflexion, en s'appuyant sur un concept intéressant, théorisé par l'architecte Grégoire Chelkoff : le concept de "formants".

Au départ, le terme de "formant" vient de la phonologie. C'est le processus qui permet d'articuler la langue et de faire advenir du sens à partir du bruit. Chelkoff, quand il l'applique à l'architecture, essaye de montrer que dans un environnement physique, multiple et complexe, certains phénomènes sensibles deviennent des appuis pour la perception. Et c'est à partir de ces appuis, qu'un sentiment d'ambiance peut émerger. Donc les formants dériveraient, à la fois, de la forme construite des choses et des événements qui les rencontrent et les animent. Ce n'est pas un événement sensoriel en tant que tel, ni quelque chose de seulement matériel mais la combinaison, l'interaction des deux dans le temps.

Accueillir l'ombre d'un arbre

Chelkoff utilise également le concept de "vecteurs". Ce serait ces choses déterminantes et structurantes dans notre approche d'un lieu, qui définiraient une sorte d'orientation, des lignes de forces. Ce serait aussi des choses partagées au delà de la diversité des vécus des personnes : des choses partagées donc partageables... Gilsoul prend l'exemple, dans l'architecture de Barragan, d'un mur : un mur dressé là pour recevoir l'ombre d'un arbre. A Las Arborelas, cette paroi n'est pas seulement un objet mais quelque chose qui renvoie les ombres. Elle reflète des choses qui sont d'un autre ordre qu'elle-même. Au lieu de la voir comme un simple élément de béton, on peut la lire dans sa combinaison avec une luminosité particulière, une brise...

Dans cette association ouverte aux variations, cette paroi constitue un "vecteur" sensible qui oriente notre perception de l'ensemble de l'édifice.

Cela me fait penser à une oeuvre que j'ai réalisée il y a quelques années, le "Livre-table-miroir". J'avais été invitée à monter un projet avec un groupe d'adolescents. Le premier jour, j'y suis allée sans intention mais avec une chose sous le bras : une pièce que je venais de finir la veille, que j'ai faite pour pouvoir les rencontrer, pour me donner de l'assurance. Cette pièce était un grand



miroir, déployable et repliable. Nous l'avons ouvert ensemble pour nous retrouver autour d'une surface qui à la fois nous séparait et nous rassemblait, comme une table. Cet entre-deux, comme le mur de Barragan, ne donnait rien à voir si ce n'est nos reflets et ceux de l'environnement, mouvants et déformés.

Détour par Rome

Dans un texte intitulé "Lieu-Géométrie-Nature"⁽³⁾, Tadao Ando raconte une expérience fondatrice de sa pratique de l'architecture :

"C'est lorsque je me suis retrouvé à l'intérieur du Panthéon, à Rome, que j'ai pris pour la première fois, réellement conscience de la notion "d'espace architectural". Ce que j'ai expérimenté à ce moment-là n'était pas un espace au sens conceptuel du terme. C'était indiscutablement un espace bien réel qui s'offrait à ma vue. Comme chacun sait, le Panthéon est composé d'un mur cylindrique coiffé d'un dôme hémisphérique. Le diamètre du cylindre et celui de la coupole sont de même dimension, et, tout comme la hauteur du bâtiment, mesurent 43,2 mètres. Par conséquent, on peut dire que, globalement, la forme du Panthéon est une immense sphère. Lorsque l'intérieur de cette construction aux formes géométriques simples est illuminé par les rayons du soleil (diffusés grâce à l'oculus de 9 mètres de diamètre situé au sommet du dôme), alors "l'espace architectural" devient tangible. On ne pourrait jamais ressentir dans la nature cet effet né de la matière et de la lumière. Une telle scène n'est possible que dans l'architecture, un ensemble de formes conçues par l'esprit humain. Cette force, dont l'apparition m'a bouleversé, je veux lui donner le nom d'architecture."

Quand il conclut "cela m'a bouleversé", cela me touche. Je suis avec lui à Rome, émerveillée.



Des récits d'éblouissements

Cette manière de raconter, entre perceptif et affectif, je l'ai retrouvé dans une émission de radio consacrée à des récits "d'éblouissements"⁽⁴⁾. Ces récits parlaient de la rencontre d'un sourire illuminant un visage, d'un face à face avec un même bleu réunissant le ciel et la mer, d'un canyon immense contenant la mémoire de l'eau...

Mes propres expériences d'éblouissements, je pensais au départ qu'elles étaient difficilement partageables. Elles me semblaient indicibles. Mais ces personnes interviewées, en racontant ce moment très précis de leur éblouissement, mettent des mots sur ma propre expérience et m'offrent des appuis pour mieux les comprendre.

Je trouve ces récits touchants, les mots sont beaux. Et je me demande si collecter ainsi les mots des autres, mener des interviews, pourrait être une manière, ici à Sion, d'avancer dans mon enquête. Une façon de réunir une "matière" plus concrète. J'aime cette idée car elle me permettrait aussi, tout en découvrant mieux ce nouveau lieu de vie, de rencontrer les personnes que je croise ici.

Ecrire, dire

Mes promenades, le rythme de la marche et de la lecture, ce fil qui doucement se déroule, me donnent l'envie d'écrire. Ce pourrait être un récit linéaire transportant le lecteur à travers un territoire, des souvenirs, une histoire ? Ou une forme faite de notes, le support possible d'un récit oral ? Je pourrais travailler l'écriture dans sa matérialité en assouplissant l'espace entre les mots, entre les lettres ? Les spatialiser comme l'ont fait des poètes et artistes que j'apprécie : Susan Howe, Guy de Cointet, Mallarmé... Ou ce pourrait être une écriture à scander, à chanter comme ce fut le point de départ à Brest pour construire la pièce-partition de Kerhallet ? Dans le prolongement de cette envie d'écrire, il y a celui de fabriquer un objet édité, un multiple. Une forme que je puisse à la fois laisser ici et emporter avec moi. Je ne sais pas encore à quoi elle ressemblera. Mais en attendant, je ressens le besoin de collecter des mots, d'enrichir mon lexique.

J'ai envoyé par mail un message aux personnes qui m'entourent ici pour leur faire part de mes questions. Savoir si elles ont vécues de telles expériences d'émerveillement et si elles acceptent de me les raconter. J'espère que ce sera bien accueilli et que ce message leur donnera envie de me rencontrer.

Émerveillements au col du Sanetsch

Mon père est venu passer le week-end en Valais. Je l'avais prévenu de ma question sans trop savoir si elle serait prise au sérieux. C'est au dessus du lac de Tseuzier, scintillant dans son cirque minéral, que de lui-même, il la reprend. Peut-être est-ce la beauté de ce lieu et l'envie de partager les émotions ressenties à ce moment-là, qui nous font commencer à débattre de ce qui, dans ce paysage, serait déterminant : le soleil, le lac,

leurs jeux, la verticalité de la montagne au-dessus de l'horizontalité de ce plan d'eau, le temps d'approche... ? Mais c'est au col du Sanetsch, que nous rejoignons en fin de journée, que je réalise ma première "interview". M'étant déjà prêtée à l'exercice, je sais que ce n'est pas facile d'être enregistré. Il y a souvent qu'une seule prise et nous voulons être au plus juste de notre pensée. Et c'est ça que je recherche.

Après un petit tour sur les étendues glacées du col, nous nous réfugions dans la voiture, au chaud. Face à nous, s'étale toute la chaîne des Alpes.

Mon père me raconte plusieurs émerveillements : sa première rencontre, enfant, de la face immense et enneigée du Viso dans le Queyras, un coup de foudre déterminant pour ses choix de vie futurs ; les jeux de l'ombre et de la lumière ; la part importante de l'effort physique en amont ou combiné à l'émerveillement ; un attachement aux espaces élevés austères, désertiques... et toujours un sentiment de bien-être, de joie. Chaque histoire est comme un cadeau. Et cette impression je l'aurai à chaque entretien.

Le froid

Le froid est arrivé et avec lui une suspension du fil que je déroulais. Ma demande d'interviews, ma bouteille à la mer, met du temps à me revenir. Je me promène beaucoup moins et cela a peut-être changé quelque chose dans cet élan qui me portait jusque-là. Dimanche, je décide d'aller au bout de la vallée, jusqu'à Oberwald. Je traverse une succession de villages aux maisons de bois traditionnelles. Ce paysage est joli, surtout sous ce ciel bleu, mais je ressens un grand poids en moi. Je ne sais pas si ce sont ces architectures typiques, figées dans le passé ou l'homogénéité de ces lieux ? La Méditerranée me manque.

C'est seulement en montant au col du Simplon que je respire de nouveau. Le paysage s'ouvre sur des étendues enneigées, sur une frontière traversée de plusieurs langues : l'italien, l'allemand, le français. Je résiste à l'appel de l'Italie toute proche.

Rendez-vous

Ma bouteille lancée à la mer m'est, par petites vagues, revenue. Ces dernières semaines de novembre, je rencontre et récolte les récits de Pierre-Alain, Nina, Alban, Colomba, Véronique, Laurence ainsi qu'à distance ceux de Laure, ma sœur et d'Hadrien, un_e ami_e.

Huit nouvelles rencontres et des récits à chaque fois singuliers. On me dit des moments qui ont touché. De petits fragments portés très grands. Intenses. A la fois ordinaires et extraordinaires. Importants.

J'ai plaisir à écouter ou lire ces récits tant ils sont dépliés doucement par ceux et celles qui les portent. Il y a là un désir de ne rien oublier et de tenter de restituer l'évènement sans l'altérer. Si parfois les mots manquent ou se bousculent, il y a certaines phrases qui sont prononcées clairement, trouvant dans leur énonciation une qualité d'appui évidente. Pas d'hésitations alors, ce moment-là du récit ne trahit pas l'expérience.

Un sentiment

"C'est un sentiment. C'est un sentiment" me répète Colomba pour qualifier l'émotion qui la saisit lorsqu'elle découvre, pour la première fois, une ville.

Comment décrire ce moment, cette évidence qui résisterait, c'est sûr, à la simple énumération descriptive ? C'est vaste, ample, flou, enveloppant. Laure, plus tard, m'en fera une couverture, "une couverture merveilleuse". Oui, c'est un sentiment, un "sentiment spatial" m'écrit Véronique. Ainsi il ne suffit pas de percevoir les éléments assemblés à cet instant-là dans l'espace, il faut les "éprouver" en soi, "ressentir" le lieu, le paysage.

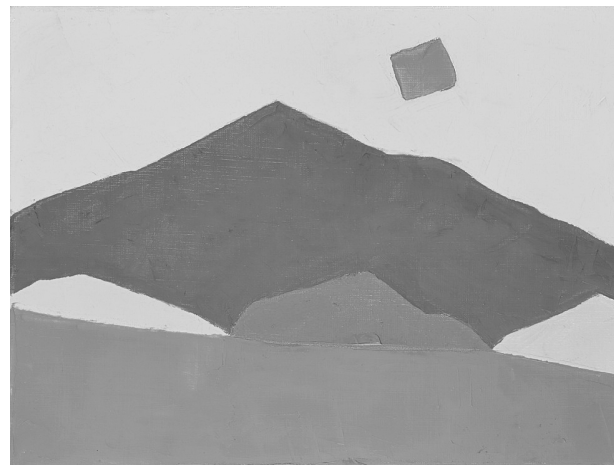
Si Tadao Ando décrit très précisément le Panthéon à Rome, il échouerait à dire son expérience s'il n'avait ajouté que cette apparition, l'apparition de cette "force" l'avait "bousculé".

Idylles

Dire l'émerveillement c'est tenter de qualifier ce qu'on éprouve et dans un premier temps nommer la qualité de cette émotion.

Positive toujours, elle prend, dans les récits, diverses colorations, diverses intensités : "douceur", "plaisir", "joie", "bien-être", "bonheur", "plénitude", "excitation", "euphorie". Ce moment nous "touche", nous "émeut", "nous chamboule", nous "apaise", nous "réchauffe", nous "rassure", nous "fait du bien" ; il nous fait "planer" ou nous "donne le vertige". Ce vocabulaire semble nous dire que ce qui se passe alors, entre le lieu et nous, est un acte d'amour.

Cette idylle, la peintre et poète Etel Adnan l'écrivait ainsi⁽⁶⁾ : "Je me souviens, dans mon propre cas, de passions qui ne s'attachaient pas à des êtres humains mais qui furent pour moi essentielles. [...] Vivant au nord de San Francisco, de l'autre côté du Golden Gate Bridge, je m'attachai au Mont Tamalpais, une montagne qui domine la région. Petit à petit cette montagne devint un point de référence pour moi. Je commençai de m'orienter en fonction d'elle, de sa présence au loin. Elle devint une compagne. [...] Je déménageai à Sausalito, habitant dans une maison dont les fenêtres étaient remplies de sa vue."



Présences

Cet instant est accueilli en soi et pour soi. Il semble exiger une forme de solitude. Et même si nous sommes accompagnés, nous nous souvenons d'un silence partagé, d'une forme de retrait. On en parlera oui, mais après. À ce moment-là, nous sommes complètement présents à nous-mêmes. C'est une position qualifiée dans plusieurs récits comme étant d'une grande "justesse". Nous sommes dans notre "élément". Face au Viso, mon père comprend qu'il est là, "à sa place"

Mais cette présence n'est pas close sur elle-même. L'expérience d'émerveillement nous connecte à un monde vivant plus vaste, à d'autres "présences". Peut-être, cette "force" dont parle Tadao Ando, en est-elle une occurrence ? Quelque chose semble s'adresser à nous.

La nature, la lumière envoie ainsi un "message secret et discret" à Nina : "c'était vraiment comme si elle me disait que j'étais bien là. Que c'était juste ce que j'étais en train de faire. Elle me légitimait. C'était rassurant, j'étais toute seule à Lausanne et elle me réchauffait, elle me disait que c'était bien, c'était bon...".

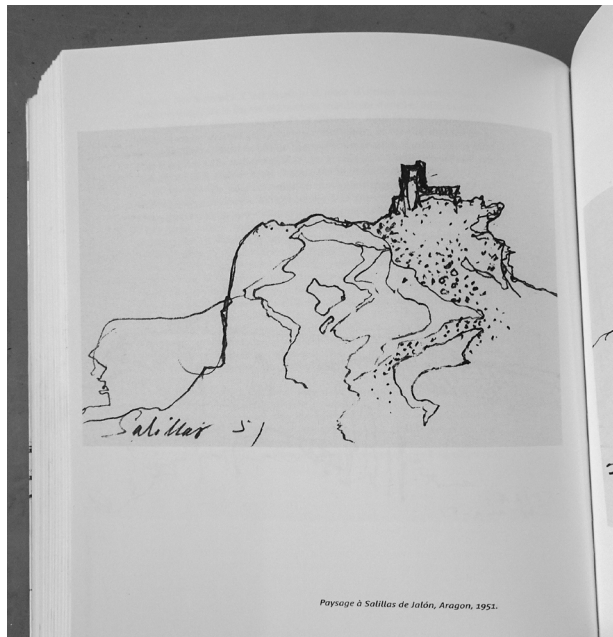
Cette adresse est vécue comme un moment de grande compréhension. "L'émerveillement c'est comme si on regarde un paysage et qu'il y a des choses à lire. On les lit et on les comprend. C'est assez fou..." me dit Nina. Laurence, quant à elle, face à ce glacier recouvert d'une grande bâche blanche, voit comme une image qui lui fait signe : "J'ai compris à ce moment-là que c'était ce que je cherchais depuis des années".

Attentions

Si cet émerveillement peut nous saisir par surprise, il demande malgré tout une forme de disponibilité, une qualité d'attention à ce qui nous entoure. Ainsi Alban me raconte son observation quotidienne du potager : "Tous les jours, j'observe. Je vois si les choses poussent.

J'observe les galeries que font les vers de terre pour aérer le terrain. C'est un type d'émerveillement et j'ai de l'attention pour ça. Cette attention, je la vois comme quelque chose de thérapeutique, comme une chose qui fait du bien". Nina me dit que ça demande un effort, c'est comme un entraînement mais ça vaut la peine car on peut alors "s'offrir du rêve tout le temps !"

De cette qualité d'attention aux choses, Hadrien me dit qu'on en est pourvues tous les deux. La beauté, on la voit souvent et dans beaucoup de choses. L'ordinaire, d'un coup, apparaît merveilleux. Tous les trois me disent, pour reprendre les mots de Nina, que c'est peut-être ça l'émerveillement : "voir des choses dans le quotidien qui d'un coup, sont décalées, magnifiques..." Les enfants ont souvent cette capacité-là à observer et à s'émerveiller. Adultes, elle résiste si on en prend soin. Paradoxalement, quand cette capacité à l'attention fait défaut, celle-ci se rappelle à nous, lorsque l'espace d'un instant, on lâche une forme de contrôle. Peut-être est-ce pour cela que la promenade ou la somnolence sont des activités propices au retour des "visions".



L'Espagne à Sion

Ce matin, en rejoignant le centre ville par le pont qui enjambe le Rhône puis la voie ferrée, je suis tombée sur un grenadier. Je ne m'attendais pas à le voir ici. Blotti contre le pont, il se tenait là un peu courbé et portant sur lui encore quelques belles grenades d'un rouge profond. J'étais contente de le rencontrer. Je me suis crue, un instant, en Espagne.

Curieusement, quelques jours avant, j'avais déjà fait un drôle de voyage. En feuilletant les écrits de l'architecte finlandais Alvar Aalto, une page m'a soudainement arrêtée⁽⁶⁾. J'avais devant mes yeux une vue de Sion, une vue du château de Tourbillon. C'était un croquis de la main de l'architecte. Me promenant en Finlande, je me retrouvai donc en Suisse. De là, la lecture de la légende, "paysage de l'Aragon", me fit réapparaître en Espagne.

Transports

Les émerveillements transportent : ils nous font faire des sauts de joie, des sauts dans le temps et des bonds dans l'espace. Lorsque Véronique, à Tokyo, Pékin ou New York, se voit "localisée sur la carte géographique de la Terre", elle prend en même temps "la mesure de la très grande distance" qui la sépare de son lieu de résidence en Suisse. Lorsque Colomba pousse les portes de la serre du jardin botanique à Genève, elle entre dans une machine à voyager. Il suffit qu'elle ferme les yeux, pour que les odeurs et l'humidité de l'air, la propulsent dans l'Afrique de son enfance. Dans les récits, cette expérience d'émerveillement est souvent associée à l'idée d'élan, de projection, de mise en mouvement ou d'extension. Et bien que vécue pleinement dans le présent, passé et futur souvent s'en mêlent.

C'est face à une "surface rectangulaire d'un noir que l'on découvre légèrement brillant en se déplaçant", une surface peinte par Ad Reinhardt, que Pierre-Alain fait

cette expérience qui donnera à la fois une confirmation et un élan à son travail : "Je me suis découvert une famille de sensibilités avec ces artistes qui utilisaient des moyens extrêmement simples.[...] Par la suite, j'ai essayé de dire moi aussi des choses avec retenue." Il y a de la retenue dans le geste du sculpteur, mais elle est associée à l'excitation de sentir qu'il est sur la bonne voie. Après une séance de travail, Pierre-Alain aime enfourché "sa bécane" et s'élancer dans le paysage.

La rencontre de Laurence avec le glacier du Rhône donnera également une nouvelle impulsion à son travail et un élan à sa carrière. Brèche vers le futur, ce paysage glaciaire la ramènera également quarante ans en arrière, lorsqu'il ressurgira, de manière inattendue, dans ses photos d'enfant. Ces deux expériences fortes liées au glacier du Rhône, retisseront d'un fil souple des fragments disloqués de sa vie. Elles feront le lien entre passé, présent et futur.

Je repense à ce terme de "vecteurs" employé par l'architecte Grégoire Chelkoff pour tenter de dire ces "lignes de forces" déterminantes dans notre perception d'un lieu. Ce terme porte en lui cet élan, ce transport, ce sens. En mathématiques, on le représente communément par une flèche. Ce mot est dérivé du latin "veho" qui signifie "transporter". D'ailleurs, jusqu'au 16^{ème} siècle, il désigne le conducteur d'un véhicule ou d'un bateau.

Il y a un autre terme dont l'étymologie grecque veut dire "transport", "passage d'un lieu à un autre", c'est celui de "métaphore". Laure emploie, dans son récit, de nombreuses métaphores. Pour dire ces mélodies qui montent de la ville de Sanaa, qui se croisent et l'enveloppent de musique, elle convoque l'image d'un tissu, d'une "couverture merveilleuse", d'un "cocon fabuleux". Ce sont les doux véhicules de cette expérience, une expérience immersive de la ville. La métaphore est un outil de déplacement puissant, pertinent pour transmettre ce type d'expériences.

Montagnes - Eaux

"C'est vrai que les lacs en montagne c'est toujours magique ! Il y a cette surprise de trouver cette surface plane dans un lieu géologiquement bousculé". Pierre-Alain note ainsi "cette tranquillité, cet espace plan par rapport à cette verticalité très agressive", "rocailleuse". La montagne est, en effet, un monde de verticalité. Mais lorsque nous les arpentons, nos pas nous mènent la plupart du temps vers des lacs, des cols, des sommets, des plateaux d'altitude : vers une promesse, celle d'une ouverture. Ayant retrouvé le ciel, c'est là aussi où nous prenons le temps de reprendre notre respiration. Il y a cette présence de l'eau qui dévale où se loge dans les creux de la montagne. A la ligne de crête tout là-haut, répond le thalweg, cette ligne de collecte des eaux qui sillonne dans le cœur des vallées. Deux lignes où s'embrassent les versants des montagnes, l'adret et l'ubac.

L'ombre et la lumière modèlent le paysage. Mon père me décrit ainsi ce qui nous entoure au col du Sanetsch: "Première chose le ciel bleu... les herbes jaunes qui jouent dans le vent... C'est austère, on est au dessus de la limite des arbres. Il y a de grandes falaises de calcaire avec des teintes assez claires. Puis c'est de la luminosité, c'est de la couleur d'automne, ces herbes jaunes. On sent que l'hiver va arriver. Les faces nord sont austères, elles sont dans l'ombre. Le peu de neige qui est tombée n'a jamais fondue. Tu n'as pas envie d'y aller, c'est trop froid, trop... Et par contre sur la crête tu as, au-dessus de la face nord, tu as juste un rayon de lumière et tu te dis, ah quand même, si je grimpe cette face nord, je vais arriver à ces rayons de soleil et je vais avoir une forme de jouissance." Atteindre la limite ensoleillée a modelé nombre de mes promenades en Valais. Quand je monte aux chalets de Bréona, c'est d'abord parce que là-haut je les vois prendre le soleil.

Quand on pense à un paysage de montagne, l'idée la plus commune est d'imaginer un beau panorama, avec un "point de vue" sur toute une succession de pics et de sommets. Parfois, une table d'orientation, peinte ou gravée, nous guide dans cette vision panoptique.

Pour ma part, je trouve ces lieux-là d'un profond ennui. C'est en ces points que je me sens la plus séparée, la plus détachée du paysage. Entre cette position d'observatrice et la montagne, il y a un gouffre. Mais si, par hasard, une mer de nuages blancs étoffe cette béance, alors tout change. Cet élément ouaté, souple, devient un pont. Je plonge alors dans le paysage.

En Europe, quand on parle de paysage, on pense à la peinture. C'est là que s'est "nommé" le paysage pour la première fois. De l'arrière-plan des tableaux, il est passé petit à petit, difficilement, au premier plan, devenant un sujet à part entière. De notre position de spectateur, il "s'offre à la vue", petite portion encadrée de pays. On analyse les différents plans, on cherche le point de fuite. Dans notre approche du paysage, nous héritons de cette perception visuelle, de ce "regard" qui fixe et met à distance.

Or si on regarde vers la Chine, on découvre tout autre chose. Le philosophe François Jullien, dans son livre "Vivre de paysage"⁽⁷⁾, nous apprend ainsi qu'en Chine, pour dire "paysage", on dit : "montagne(s)-eau(x)"/"shan shui" ou "montagne(s)-rivière(s)"/"shan chuan". Le terme date de l'Antiquité mais est toujours d'usage en chinois moderne. Ce n'est plus une portion de pays offerte à la vue d'un observateur, mais "une corrélation entre opposés" : les montagnes et les eaux. "Il y a, d'une part, ce qui tend vers le haut (la montagne) et, de



l'autre, ce qui tend vers le bas (l'eau) [...] Il y a, d'une part, ce qui est immobile et demeure impassible (la montagne) et, de l'autre, ce qui est constamment mouvant, ne cesse d'ondoyer ou de s'écouler (l'eau) : la permanence et la variance en même temps se confrontent et s'associent". Et on peut continuer à lister ces pôles : l'opaque et le transparent, le massif et l'épars, le vu et l'entendu... Ces polarités ouvrent un champ au regard, lui permet d'évoluer. Ce texte m'a permis de mieux comprendre dans quel champ d'influences, nous sommes pris lorsque nous traversons un paysage. Nous sommes parmi des couples qui dansent, pris dans ce mouvement, ces contrastes, sans cesse en train de renégocier notre équilibre. Rien n'est figé, tout "s'actualise", tout le temps.

Pour le poète Guo Xi, qui vécut au 11^{ème} siècle, la montagne s'actualise selon diverses intensités, diverses capacités⁽⁸⁾. Ainsi elle "tend à se dresser émergente", elle "tend à s'imposer arrogante", "à se développer avec ampleur", elle tend "à s'accroupir en s'écartant", "à se déployer en consistance", elle tend à "s'élaner en pres-tance", "à s'affiner en esprit", elle tend "à s'affirmer en solennité"... La montagne, c'est du souffle ou de l'énergie. De son côté, l'eau, elle, "tend à être profonde-calme", "molle-lisse", "ample-débordante", "tournoyante-tourbillonnante", "épaisse-grasse", "giclante-éclaboussante", "jaillissante-décochante"... Et François Jullien, de nous faire remarquer "que les lignes de forces traversant et tendant le relief se disent du même mot chinois mo, que les artères transmettant le pouls à l'intérieur du corps humain".

Pour revenir à l'architecture, je repense à Tadao Ando et ce qu'il dit de la fonction du "mur". S'il "dresse et dispose des murs", dit-il, c'est pour "intensifier notre relation à l'environnement naturel", à la lumière, au vent, au froid. Il dit que l'architecture est capable de nous toucher, seulement si elle est capable "de nous exclure tout en nous enveloppant"⁽⁹⁾. Seulement si elle est à la limite d'une force qui nous repousse et d'une autre qui nous accueille. On retrouve dans ces expressions cette idée de tension entre deux pôles, de corrélations.



Détour par la Californie

Si on parcourt le site du Salk institut, un institut pour la recherche scientifique construit par Louis Kahn à La Jolla en Californie, on débouchera au bout du chemin sur une esplanade. Je n'ai vu qu'une photo de ce lieu mais il m'est apparu magnifique. Bordé sur deux côtés par une série de bâtiments associant béton coulé et teck, on aura face à nous un immense pan de ciel. À nos pieds, un plan vide, seulement traversé par un fin canal d'eau relie ce ciel à une fontaine. L'architecte voulait faire de cette esplanade un jardin planté d'arbres. Connaissant le travail de Luis Barragan et son intérêt pour les jardins, il le fit venir à La Jolla pour lui demander son avis sur cet aménagement.

Louis Kahn raconte cette rencontre: "En rentrant dans l'espace, Barragan se dirigea vers les murs en béton, les toucha et me dit les aimer puis, se tournant de l'autre côté, vers la mer, il ajouta : « Je ne mettrais pas un arbre ou un brin d'herbe dans cet espace. Ce devrait être une esplanade en pierre et non un jardin ». Le Dr Salk et moi, nous nous sommes regardés et avons eu tous les deux le sentiment qu'il avait profondément raison. Percevant notre approbation, Barragan ajouta d'un ton joyeux : « Si vous en faites une esplanade, vous gagnerez une façade, une façade sur le ciel »".⁽¹⁰⁾

Poèmes - paysages

Je reviens à l'ouvrage de François Jullien, "Vivre de paysage" car j'ai aimé découvrir au détour d'une page⁽¹¹⁾, la traduction de quelques poèmes. En voilà un :

Blanc(s) nuage(s) enlacer retiré(s) rocher(s)
Vert(s) bambou(s) attirer limpide(s) vague(s)

L'ensemble des idéogrammes chinois est simplement traduit, sans qu'une réécriture occidentale qui, ajoutant d'autres mots donnerait du « liant », n'intervienne. Les vers se lisent deux par deux, autant verticalement, qu'horizontalement. Jullien écrit : "Le poème procède tout entier de cet appariement où chaque terme rencontre son autre et lui répond. [...] Il ne se justifie que par cette mise en tension d'où vient sa justesse". Je trouve intéressante cette forme car elle nous propose, à nous lecteurs, un petit espace où tracer de multiples chemins. La présence de la lettre (s) entre parenthèses ouvre aussi à plusieurs manières d'entendre ce texte. François Jullien écrit : "C'est en gravissant-descendant qu'on entre dans du paysage ; c'est en le traversant de part en part qu'on le déploie." Ce petit poème est un paysage. Inspirée par cette forme d'écriture, je tente de tracer, à mon tour, les contours de quelques espaces à arpenter.

Chants

"La relation nouée avec le paysage [...] fait soudain entendre un accord de fond préalable, moins un son distinct qu'une mise au diapason, celle d'une co-originité (le moi-le monde) commençant de se retrouver."⁽¹²⁾

Cette métaphore musicale, employée ici par François Jullien, je l'ai retrouvée, à plusieurs reprises, dans les récits que j'ai collectés. Dans "les chants, mélodies et mélopées", dans ce "lieu qui bourdonne, d'où s'élèvent des chants qui se croisent", "harmonieux" du récit de Laure. Dans "l'harmonie extraordinaire" ressentie par Véronique lors de ce voyage en train entre Sion et Lausanne. Et aussi, dans cette image d'une "entrée dans la danse" que j'employais un peu plus haut.

Si à un moment, face à un paysage, "on le lit et on le comprend" comme dirait Nina, c'est peut-être qu'on a su lire, jouer et apprécier à notre manière, une partition qui nous était offerte. Quand Pierre-Alain, face à une œuvre, est chamboulé, touché, c'est aussi parce qu'il a devant lui une forme avec laquelle il est profondément "en accord".

Cela me rappelle une rencontre que j'ai faite il y a quelques jours à Sierre, à l'occasion du vernissage d'une exposition des œuvres d'Alban. Dans la petite foule, sous les oiseaux de l'artiste, j'ai rencontré Gustave, un peintre qui a déjà derrière lui une longue carrière. Il fait, me dit-il, de l'art "concret". Je lui demande alors de me décrire "concrètement" une de ses toiles. Il me fait apparaître, à travers ses mots, de belles lignes obliques et des aplats de couleurs. Il s'agit entre eux de trouver l'équilibre. Souvent, me raconte-t-il, il laisse une toile plusieurs années de côté puis il la regarde à nouveau. En la redécouvrant, il sait si elle est réussie et s'il doit la conserver si, me dit-il, "elle chante".

Moi-monde

Lors de ces émerveillements, nous faisons l'expérience de cet accord entre nous et le monde. Expérience à la fois affective et perceptive, il y a "paysage" nous dit François Jullien : "quand je ressens en même temps que je perçois ; ou disons que je perçois alors du dedans comme du dehors de moi-même. L'étanchéité qui me fait tenir en sujet indépendant s'estompe"⁽¹³⁾.

Ce brouillage des frontières est bien perceptible dans les récits collectés. Ainsi, Véronique se sent "partie intégrante du paysage", Alban fait "exactement partie de cet ensemble", Laure fait l'expérience d'une profonde "unité".

Certains font un lien avec les expériences spirituelles ou mystiques. La montagne pour Laurence est "sa cathédrale", quelque chose s'élève devant elle et en elle. Pour Laure, dont les récits sont directement reliés à des manifestations religieuses (les chants, les appels à la prière), cette dimension est d'autant plus frappante. Ressentir cette qualité de lien, c'est une manière, pour elle, de mieux comprendre pourquoi la religion est quelque chose de si important dans nombre de nos sociétés humaines. Colomba me confie aimer entrer dans les églises. Je le fais aussi régulièrement, bien que je ne sois pas croyante. J'aime surtout certains cloîtres pour leur calme, leur lumière. Je circule dans cette pièce, qui a le ciel pour plafond, reliée à une légère idée infinie et bleutée.

L'expérience d'émerveillement est aussi un moment de décentrement privilégié. Dans de nombreux récits, les liens avec le vivant sont intensifiés. Nous ne sommes alors qu'une entité vivante parmi d'autres. Les animaux sont présents, nombreux. J'ai croisé ainsi dans ces récits : une mouche, des vers de terre, des troupeaux de vaches, de chevaux, un chat roux, des oiseaux, des insectes, des rats, une salamandre, une chouette et un âne... un bestiaire "grouillant" et fantastique avec lequel nous co-habitions.

Notre réalité est tissée des fils de ces mondes singuliers.

"Couverture merveilleuse", "Cocon fabuleux", cette métaphore, employée par Laure, avec ces croisements et ces interconnexions, exprime là tout ce qui se trame. Cette métaphore de la toile, on l'emploie aussi communément pour parler de l'espace du web, ce "réseau" qui nous relie quasi instantanément à la planète entière. Notre Terre dont on fait le tour, ainsi, sans bouger. Qui de ce fait, d'une sphère, devient un point. Mais alors : qu'en est-il de notre rapport aux espaces, aux lieux, aux paysages ? Existents-ils encore ? Existeront-ils demain ? Ces technologies d'ubiquité, assez miraculeuses, bouleversent l'économie de nos attentions. Ce regard évoqué plus haut, attentif à nos espaces quotidiens et aérés ; celui qui nous permet de voir la beauté dans des choses très simples, existera-t-il encore demain ?

Si nous voulons le préserver, cela exigera d'autant plus d'entraînement et de vigilance... Véronique m'écrit : "L'être-là du corps et de l'esprit est un exercice ou plutôt une pratique qui me permet de me sentir en vie, d'exister et d'interagir avec le monde. Sur nos écrans, mais aussi dans nos pensées ou lorsque nous écoutons de la musique avec des écouteurs, nous sommes isolés et concentrés sur nous-mêmes, sur notre intériorité. Prendre part avec les sens et la conscience à la vie "spatiale" crée un accord entre soi et le milieu qui nous entoure."

Paris brûle

Ce monde "connecté" fait partie maintenant étroitement de notre monde "commun". Il lie nos corps de manière quasi "épidermique". Sur les réseaux sociaux, les émotions circulent à une vitesse extraordinaire faisant du web un puissant outil de mobilisation, de soulèvement mais aussi un puissant outil de contrôle. Les joies, les peurs, les colères y trouvent de puissantes chambres d'échos.

Et un événement, soudain, est venu s'intercaler dans mon paysage : la France se soulève. Je suis à Sion et Paris brûle. Les images sont fortes. Le 1^{er} décembre, le



mouvement dit des "gilets jaunes" a exprimé sa colère dans les beaux quartiers de la capitale. Depuis déjà quelques semaines, munies de ce fameux gilet que chaque français a l'obligation d'avoir dans sa voiture, de nombreuses personnes sont sorties de chez elles, se sont réunies et ont bloqué rues et ronds-points pour dire leurs colères. Le prix de l'essence est trop élevé. La dégradation des services publics notamment de transport et l'étalement des zones péri-urbaines, ne permettent pas d'envisager d'alternatives. Beaucoup se sentent pris au piège, montrés du doigt par un pouvoir qui depuis son élection, enchaîne les marques de mépris envers ces classes déclassées : classe populaire, classe moyenne. Plus d'égalité et de justice sont exigées. Le mouvement est hétéroclite, pas organisé et imprévisible. Là, réside sa force.

Pour avoir participé à de nombreux mouvements de protestations ces trois dernières années, je suis très interpellée par ce qui se passe. Ma première réaction est de me dire : "Mais où étaient tous ces gens quand moi je me mobilisais ? Maintenant que tant de mesures injustes ont été validées, actant d'une précarisation générale de nos vies, c'est trop tard ! ».

Je veux, ici à Sion, me concentrer sur mon travail. Mais je me retrouve à ne plus penser qu'à ça, me connectant sans cesse aux réseaux sociaux et aux journaux en ligne. Je veux comprendre, voir, ressentir ce qui se passe. J'ai le sentiment grandissant d'être entre deux réalités différentes que je n'arrive pas à relier.

Et cet écart m'immobilise.

C'est Pierre-Alain, à qui j'expose, bouillonnante, ce que remuent en moi ces événements, qui m'apporte un début de solution. Il me dit de ne pas faire comme si ça n'existait pas et de l'intégrer au travail que je fais ici. Je ne vois pas encore comment mais je lui fais confiance, lui qui transforme en vagues souples de rigides planches de bois.

Des nuits debout

Il y a plus de deux ans, j'ai participé à ce qu'on appelait alors "Nuit debout". Je me souviens de ce premier soir, le 31 mars 2016, où je me suis rendue sur la place de la République. Il y avait beaucoup de personnes qui avaient convergé là, qui circulaient, se rassemblant en différents points. À un moment, la pluie est arrivée et des bâches ont commencé à se déployer au dessus de nos têtes. Il fallait protéger ce moment fragile, précaire, difficile à nommer. Mon toit commun, ce soir-là, était bleu, agité, rattrapé à chaque coup de vent, par de multiples mains. Les gens n'étaient pas encore assis, les assemblées viendraient plus tard. Non, ce premier soir, on était tous debout, proches, à tenter d'écouter, de



suivre la parole qui passait de l'un à l'autre, de l'une à l'autre. Il y avait un micro et une sono qu'on n'entendait pas. Je voyais des mains qui s'agitaient, qui vibraient, qui tournaient, langage gestuel auquel j'allais m'initier plus tard. Durant les nuits qui ont suivi, on parlait des injustices, de ce qui n'était plus tolérable. On parlait de la précarité. On voulait plus d'égalité, de justice, de représentativité. On parlait de la vie, de ce qu'on met en commun, de solidarité. On parlait de stratégies, d'horizons, d'avenir.

Mais ce tout premier soir, la question était de savoir comment occuper cette place : reste-t-on toute la nuit ? Revient-on tous les soirs ?

Les mois suivants, entre ces deux options, une forme intermédiaire s'est développée : chaque soir, on revenait sur la place, nous n'étions pas toujours les mêmes. En parallèle, se sont montées de petites architectures faites de bois, de carton, de bâches et des jardins sont apparus aux pieds des platanes. Régulièrement détruites, ces petites constructions réapparaissaient.

Je me rappelle de moments intenses, fragiles, lumineux au milieu de tous ces êtres. Je me rappelle m'être dit que j'étais mieux là que chez moi.

Des ronds-points, il y en a beaucoup en France, c'est une de nos spécialités. On y trouve souvent des aménagements artistiques et paysagers improbables. Mais de voir que, jours après jours, des gens s'y rassemblent pour échanger, protester, refaire le monde, au fond cela me réjouit. Cela me rappelle mes nuits debout. Et même si je ne partage pas toutes leurs revendications, cela me rassure de voir que nombre de gens ont encore cette capacité à mobiliser leurs "corps", à sortir dans la rue, à se réunir et à se mettre à l'épreuve de ce monde là, physique, concret, traversé et constitué de nos milles et unes vies.

Le "lieu" réapparaît dans une de ses dimensions les plus belles : celui de la place publique.

Places

"Une place est un espace quelconque qui expose celui qui le traverse à la visibilité (à la possibilité de voir et d'être vu), à la liberté (de parole et d'action) et à la rencontre d'autres passants, ou "séjournants". La place au sens urbain du terme, a souvent ces propriétés, mais il peut s'agir, aussi bien, d'une rue, d'un café ou d'une table." ⁽¹⁴⁾ Voilà comment le philosophe, Benoît Goetz, définit une place dans son livre "Dislocation, architecture et philosophie". Dans mon travail de sculpture, j'ai commencé par faire des tables. Des tables en équilibre précaire, placées sur des seuils ou qu'il fallait porter. En tout cas, dont il fallait prendre soin. La table est une surface horizontale qui possède la propriété de réunir tout en séparant. C'est Hannah Arendt qui écrit, dans "Condition de l'homme moderne" : "comme une table est située entre ceux qui s'assoient autour d'elle, le monde, comme tout entre-deux, relie et sépare en même temps les hommes. Le domaine public, le monde en commun, nous rassemble, mais aussi nous empêche, pour ainsi dire de tomber les uns sur les autres". C'est donc le maintien d'un espace, d'une distance, qui permet le rassemblement, qui permet "d'être ensemble"⁽¹⁵⁾.

La place est l'ouverture de la rue, on la traverse mais les directions qui s'ouvrent à nous sont multiples. Humberto Giannini dans "La réflexion quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience", écrit : "Grâce à la place, l'individu peut "sortir" du temps linéaire dominant dans la rue et le travail, s'arrêter en chemin et, pendant ce bref repos, mettre les choses à distance."⁽¹⁶⁾

En mettant l'existence ainsi "à découvert", la place contribue à un point insoupçonné, à l'activité de la pensée. La place n'est pas seulement un lieu où on se croisent. C'est un lieu qui nous permet de nous sentir et nous savoir "être ensemble". Mais Benoît Goetz nous met en garde : "La place est le seul espace qui reste encore de sensations politiques. C'est le plateau où s'exposent, l'une l'autre", les existences nues. Tout le reste est média. Que la place soit aujourd'hui sans fonction, comme "désœuvrée", c'est ce qui la rend



d'autant plus précieuse, mais aussi si fragile. Car qui va la défendre? [...] Qui défendra un espace qui ne sert à rien, sinon à exister?"⁽¹⁷⁾ J'ai tenté de donner une forme sensible à ce questionnement en construisant ces sculptures, ces tables.

Engagement

En 2015, la peintre et poétesse Etel Adnan écrit : "De toute urgence, il nous faut trouver le sens de la solidarité humaine sans laquelle aucune société ne peut avoir de cohérence. Le 5 novembre 1873, Tolstoï écrivait dans son Journal : "l'Amour dérange". Oui l'activisme politique est une forme d'amour, et cela a quelque chose d'explosif et peut mener à de grands soulèvements.

Mais que se passera-t-il si nous ne prenons pas ces risques, si nous sommes déterminés à conserver l'état des choses, jouant juste (en apparence) à le conserver? La réponse est simple : en ne payant pas le prix nécessaire pour changer le monde, le monde changera à sa façon, changera de toute façon, échappant à la possibilité que nous avons de le mener sur des chemins que nous jugeons bénéfiques, et le prix finira par être extrêmement élevé et il sera trop tard!"⁽¹⁸⁾

Ce temps de résidence, dans cette belle région du Valais, m'a amenée à m'interroger sur les relations que nous entretenons avec les lieux et les espaces. Le point de départ de cette réflexion fut un état d'émerveillement devant certains paysages. Ce rapport intense aux lieux m'a portée sur de nombreux chemins : j'ai suivi les traces d'autres personnes "émerveillées", j'ai passé aussi beaucoup de temps sur les sentiers et dans les livres.

Aujourd'hui, d'un état d'émerveillement, j'aboutis à un état d'alerte. Notre rapport au sensible, notre capacité à l'attention, nos espaces communs m'apparaissent fragilisés. Nous devons en prendre soin, les protéger, sans cesse les actualiser. Redécouvrir les milles et une connexions qui nous lient au monde dans sa diversité vivante est un enjeu majeur.

Et si je retrouve ici, en Valais, un attachement aux paysages, je me dis qu'ils m'apportent, dans ce monde globalisé, quelque chose de précieux : ils me "relocalisent". En écoutant les récits de ces émerveillements, je me rend compte que, bien que ces expériences soient singulières et localisées, elles contiennent en elles "le tout du monde". Locales, elles sont toujours déjà globales. Se relocaliser, ce n'est donc pas se replier sur du "pittoresque" ou du "typique", c'est au contraire, ressentir les forces qui nous engagent dans le monde, sentir comment elles nous mobilisent et faire qu'elles nous portent vers l'avant.



Notes de références

- (1) Le chalet superposé : plaidoyer pour le genius loci?, Pauline Nerfin, revue K+a, n° 2/2018
- (2) Architecture émotionnelle, cadrage conceptuel, Nicolas Gilsoul dans "Architecture émotionnelle, matière à penser", ouvrage collectif sous la dir. de B.Polla, P.Ardenne, éd.La Muette, 2011
et L'Architecture émotionnelle au service du projet. Étude du fonctionnement des mécanismes scénographiques dans l'oeuvre de Barragan de 1940 à 1980, Thèse de doctorat en Sciences de l'architecture et du paysage de Nicolas Gilsoul, architecte, dir. Gilles Clément, Institut des Sciences du Vivant Agroparistech, Paris, 2009
- (3) Tadao Andô et la question du milieu, réflexions sur l'architecture et le paysage, Yann Nussaume, édition Le Moniteur, 1999, p219
- (4) Eblouissements, 4 juin 2018, reportage d'E. Andrieu, réalisation d'E.Geoffroy, émission Les Pieds sur Terre de Sonia Kroland, France culture.
- (5) Le prix que nous ne voulons pas payer pour l'amour, Etel Adnan, édition galerie Lelong, 2015, p11-12
- (6) La table blanche et autres textes, Alvar Aalto, éd.Parenthèses, 2012, p182
- (7) Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison, François Jullien, bibliothèque des idées, édition Gallimard, 2014, p39
- (8) Ibid. p68-71
- (9) Entretien avec Tadao Andô, mené par Frédéric Mongayrou, collection Centre Pompidou, 8 avril 2018, visionnée sur youtube
- (10) Louis Kahn, Robert McCarter, éd. Phaidon, 2007, p204-205
- (11) Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison, François Jullien, bibliothèque des idées, édition Gallimard, 2014, p54-56
- (12) Ibid. p93-94
- (13) Ibid. p 89
- (14) La Dislocation, architecture et philosophie, Benoît Goetz, édition de la passion, 2002, p135
- (15) Condition de l'homme moderne, Hannah Arendt, Paris, Presses/Pocket, 1988, p92-93
- (16) La réflexion quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience, Humberto Giannini, cité par Benoit Goetz dans La Dislocation, architecture et philosophie, op.cit. p136-137
- (17) La Dislocation, architecture et philosophie, Benoît Goetz, édition de la passion, 2002, p138
- (18) Le prix que nous ne voulons pas payer pour l'amour, Etel Adnan, édition galerie Lelong, 2015, p16-17

Légendes des images

- p2 : chalet superposé de Zein et Jaccaud à La Forclaz
p3 : "Livre-table-miroir", Anna Principaud, 2014
p4 : vue intérieure du Panthéon à Rome
p5 : Etel Adnan, Paysage, 2014
p6 : vue d'un croquis d'Alvar Aalto, "Paysage de l'Aragon"
p7 : vue du lac de Derborence, Valais Suisse
p8 : vue du Salk Institut for Biological Studies, La Jolla, Californie
p9 : capture de mon écran, décembre 2018
p10 : image extraite d'une vidéo personnelle, Nuit debout, 31.03.16
p11 : La Table partagée, Anna Principaud, 2009
p11 : vue de la montée au-dessus du lac de Tseuzier, Valais
p12 : zoom dans l'oeuvre de Ernest Biéler, "Ramasseuse de feuilles mortes", vers 1909, Gouache, aquarelle et crayon sur papier marouflé sur carton, 53 x 80 cm, Musée d'art du Valais, Sion

Remerciements

Je remercie la Ferme-Asile et le canton du Valais pour leur soutien, à travers cette résidence artistique de deux mois, au développement de ma recherche.
Je remercie également Véronique Mauron pour son accompagnement et toute l'équipe et les artistes de la Ferme-Asile pour leur accueil.
Enfin, je remercie mes "émerveillée.s" du Valais et d'ailleurs, pour leur confiance et leurs magnifiques récits : Alban, Colomba, Pierre-Alain, Hadrien, Nina Favre, Véronique Mauron, Laurence Piaget-Dubuis, Etienne et Laure Principaud.

Cette édition, composée de trois parties (Journal/Récits/Paysages), a été produite, pour la première fois, en décembre 2018 à Sion, en 20 exemplaires, avec le soutien de la Ferme-Asile.

